

À L'HEURE DU REMIX

BUCAREST ET SES MANELE

VICTOR A. STOICHIȚĂ

Pour comprendre une musique, il faut parfois comprendre d'où elle vient. On dit de la *manea* qu'elle serait née à Bucarest. Cela n'est pas réellement vérifiable, mais, depuis la chute du régime communiste, c'est certainement dans la capitale roumaine que la *manea* fleurit le mieux. C'est là que se concentrent les meilleurs musiciens, les studios d'enregistrement, les bars et les restaurants où chaque nuit on l'entend. Elle trouve aujourd'hui des adeptes dans tout le pays, mais elle reste associée, dans les esprits, aux *mahalale*, les banlieues de Bucarest. Dans ces quartiers populaires se développe une sociabilité particulière, empreinte de valeurs à la fois urbaines et rurales.

Bucarest n'a jamais eu de remparts. En près de six siècles d'existence, rien n'est venu délimiter de manière précise les contours de la ville. Les Ottomans en avaient fait la capitale de la Valachie (région au sud de l'actuel pays) justement parce qu'elle était facile à contrôler. Située au milieu de la plaine, sans mur d'enceinte ni remparts natu-

rels, Bucarest a toujours dilué ses franges dans la campagne environnante.

Prenez par exemple le tramway dans le centre, à deux pas du Parlement, de l'Opéra et du siège des principales banques, et partez vers la périphérie. De part et d'autre de la large avenue, vous rencontrez tout d'abord de longues barres d'immeubles, quelque peu répétitifs, moyennement bien entretenus, qui s'entourent d'une vie sociale intense. Du linge coloré sèche aux fenêtres, les enfants jouent devant la porte, des adultes bavardent en petits groupes ou jouent au backgammon. Des chiens « de terrain vague » (*maidanezi*) inspectent les détritiques qui traînent par endroits. Ça et là les fenêtres ouvertes laissent échapper le bruit d'un aspirateur, d'un poste de télévision, ou bien une pousse de lierre grimpant silencieusement entre les étages. On pourrait croire que la banlieue commence, mais à Bucarest, vous êtes encore au cœur de la ville. Avec leur faiblesse pour le logement social, les communistes rasèrent plusieurs quartiers



historiques afin d'y construire ces immeubles, jadis modernes, où furent relogés la plupart des expropriés. La vraie périphérie de Bucarest commence au-delà, lorsque les immeubles cèdent la place aux petites maisons, nichées au fond d'un jardin, dont une partie sert peut-être de potager. L'air devient plus frais et silencieux. Il se teinte d'une odeur de feu de bois que strie parfois le chant d'un coq. C'est le terminus du tramway, mais l'on peut continuer à pied : en une heure, les jardins se transformeront en petits champs, le nombre d'animaux domestiques augmentera, et les maisons deviendront de plus en plus clairsemées. On vous dira, pour finir, que vous êtes à la campagne.

La *manea* (pl. *manele*) est un genre musical emblématique de cet entre-deux, à la fois urbanistique et social. Elle aurait commencé en périphérie, dans les arrière-cours tsiganes, peu après la révolution de 1989. Elle aurait ensuite gagné les barres d'immeubles populaires, et se serait propagée, de là jusqu'au centre-ville, où se concentrent les lieux de prestige et de pouvoir. On l'a entendue parfois dans les grandes salles de concert, juste à côté du Parlement et de l'Opéra. Certains députés et hommes d'affaires en sont des mécènes déclarés. Mais sa réputation reste sulfureuse. Les textes mettent fréquemment en scène des personnages « rusés » (*șmecheri*), malins (*deștepți*), qui savent s'enrichir facilement et charment sans faille les « minettes » (*gagici*), dont les qualités plastiques ornent d'ailleurs à profusion les vidéoclips et les pochettes de disques. La *manea* est perçue comme la musique des « nouveaux

riches », mais elle plaît au moins autant à ceux, nombreux, qui aimeraient l'être.

Les disques se vendent en premier lieu sur les marchés de quartiers, entre les fruits et les légumes (un album vaut à peu près trois kilos de tomates). Deux chaînes de télévision sont entièrement dédiées aux vidéoclips de *manele*. Tous les musiciens professionnels tziganes (les *lăutari*) peuvent vous en jouer sur demande pour votre mariage, votre anniversaire ou le baptême de vos enfants. À Bucarest même, les meilleurs d'entre eux recréent chaque nuit l'ambiance chaude et passionnelle caractéristique du genre, dans des tavernes où les tables sont scellées au sol afin que l'on puisse mieux danser dessus.

La *manea* se démarque de la musique « traditionnelle » que la plupart des Roumains identifient aux ensembles folkloriques hérités de l'époque communiste. Ces derniers sont par principe conservateurs et soucieux de marquer des identités régionales microscopiques, alors que les *maneliști* revendiquent avec fierté de brasser les influences musicales à l'échelle des Balkans, et d'inventer (litt : « sortir », *a scoate*) sans cesse de nouveaux morceaux.

L'espace sonore ouvert par les *manele* est clairement synchrétique. On y retrouve certains instruments « traditionnels » des musiciens tziganes, comme le violon, l'accordéon ou le saxophone. Mais dans les *manele*, le jeu musical est centré autour du synthétiseur. C'est lui qui donne au groupe l'harmonie et le rythme de base. Les claviers employés par les *maneliști* sont

programmables, ce qui permet de contrôler d'un seul doigt la boîte à rythme et la ligne de basse (confiée généralement à un arpégiateur). Des accords sophistiqués à la main droite ponctuent les contretemps. « Avec des instruments traditionnels, il faudrait deux ou trois musiciens pour faire la même chose », explique fièrement un chanteur de *manele*; « avec le synthé, c'est moins cher et plus précis ! » Peu importe si la trame rythmique et harmonique en devient prévisible. Sur ce fond quelque peu monotone, les prouesses des solistes ne s'en détachent que mieux. Le synthétiseur offre par ailleurs une variété de timbres jusque-là inouïe : violons en nappes épaisses, trompettes, flûtes, guitares, percussions exotiques, et une myriade d'autres sons dont certains, couramment utilisés dans les *manele*, paraissent tout droit sortis d'un film de science-fiction. Les instruments « traditionnels » donnent la ritournelle aux chanteurs ou élaborent des improvisations complexes entre les strophes. Leur son est lui aussi travaillé, amplifié, compressé, filtré le long d'une chaîne d'effets qui le rendent aussi grandiose que méconnaissable.

Paradoxalement, plus les *maneliști* s'aventurent dans cet espace nouveau, saturé d'électronique, plus leurs mélodies et leurs techniques de jeu se chargent de tournures archaïsantes. Calquées sur celles de la musique turque ou indienne, leurs échelles incluent souvent des modulations microtonales. Les airs sont joués avec une profusion d'ornements, d'inflexions, de déviations expressives, qui suggèrent aux danseurs — et surtout aux danseuses — des mouvements sensuels des

hanches, identifiés localement à la « danse du ventre ». Pour les Roumains, les *manele* se situent dans un espace sonore paradoxal, car doublement exotique : entre Orient et Occident, entre archaïsme et futurisme.

Les paroles des chansons contribuent, elles aussi, à cette double construction imaginaire. Les Mercedes et les dollars y côtoient les boyards (seigneurs féodaux de l'empire ottoman) et le dieu orthodoxe tout-puissant. Référençant des mondes que l'on pense souvent incompatibles (même en Roumanie), les chansons ont volontiers

un caractère incongru, parfois ironique, parfois effrayant. Au-delà de la construction artistique de cet effet paradoxal (« Mon père est un boyard, et il va m'acheter un hélicoptère », chante par exemple Florin Salam), les *manele* reflètent une situation trouble qui est celle de la plupart des pays des Balkans : l'ancien ordre est tombé, mais où est le nouveau ? Sommes-nous de l'Orient ou de l'Occident ? Avons-nous un avenir ou seulement un passé ? Les *manele* posent ces questions de manière sensible, mais laissent à chacun le soin d'y répondre à sa manière.